

«La pudeur est un voile qui protège le désir.»

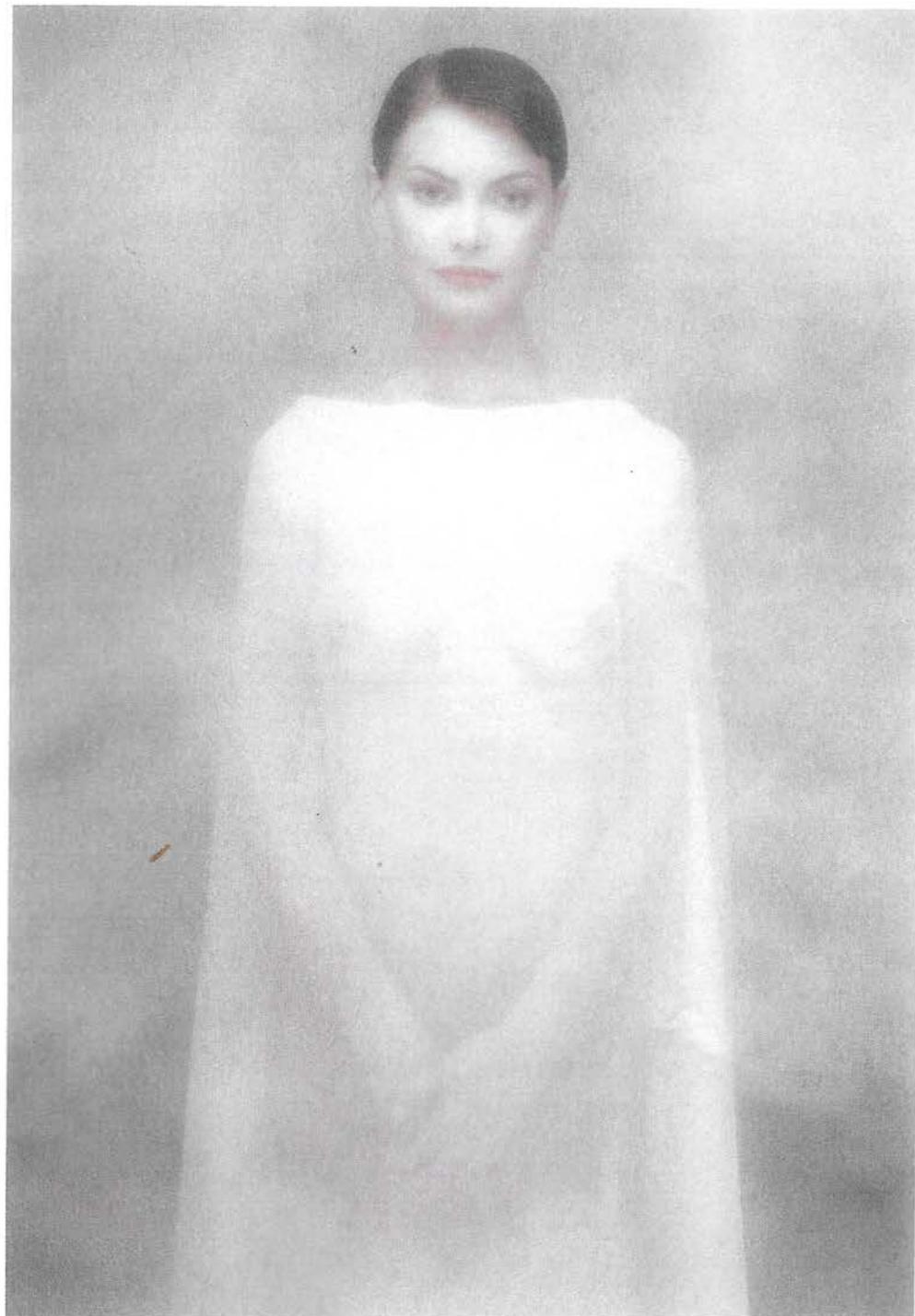
Confessions publiques à la télévision, corps jetés à nu sur les murs...

Difficile, dans ce strip-tease collectif, de situer les limites entre soi et les autres.

Dans une passionnante thèse sur la pudeur, la psychanalyste José Morel redéfinit ce sentiment essentiel, que l'on a tort de confondre avec la pudibonderie et que l'on ne sait plus transmettre à nos enfants. Un entretien à lire d'urgence, pour rester maîtresse de nos désirs. PAR SOPHIE PASQUET.

Nous trouvons parfois notre époque impudique. Dans le même temps, on frémît à l'idée qu'elle puisse devenir «pudique». Ne serait-elle pas alors proche de la pudibonderie? On se souvient qu'au XIX^e siècle, les femmes étaient tenues à une «obligation de pudeur»... Qu'est-ce que la pudeur et à quoi sert-elle? Il y a trois ans, quand José Morel, psychothérapeute et psychanalyste, a commencé sa thèse, «ce thème n'intéressait personne». Aujourd'hui, sans doute servi par une certaine violence des confessions intimes publiques, des corps surexposés et des sentiments exhibés, il retrouve des attractions.

Pour José Morel, c'est une patiente qui a tout déclenché: «Bernadette était une femme apparemment affranchie de toute pudeur. La façon dont elle s'habillait, parlait, se comportait le montrait. Et pourtant, un jour, en racontant quelque chose d'a priori anecdotique, elle s'est mise à rougir», se souvient la psy. Ce rougissement a déclenché sa curiosité et des questions: «Pour moi, la pudeur était quelque chose d'un peu vieux jeu, proche de l'inhibition. Je me rendais compte que c'était beaucoup plus compliqué...» José Morel voudrait réhabiliter la pudeur et appelle les adultes à l'encourager chez leurs enfants. C'est, selon elle, une force psychique nécessaire à l'individu, et une retenue qui rend possible la vie en société. ▶



«La pudeur est un voile qui protège le désir.»

► Sa thèse est aujourd'hui publiée sous le titre «Quand la pudeur prend corps» (éd. PUF/ «Le Monde»). La psychanalyste fait le point pour nous sur ce que l'on a parfois appelé «le tact de l'âme». S. P.

MARIE CLAIRE: La pudeur, c'est la honte?

JOSÉ MOREL: Non, même si on les confond souvent. Dans certaines langues – notamment en anglais et en allemand –, le mot «pudeur» n'existe pas; on utilise le même terme pour désigner la honte et la pudeur. Sigmund Freud, qui écrivait en allemand, n'a pas non plus vraiment fait la différence. Dans les deux cas, il s'agit de se protéger d'un regard dont on redoute l'effet. Mais avec la honte, on refuse de montrer quelque chose qui pourrait être jugé de façon négative. Tandis qu'avec la pudeur, on protège quelque chose que l'on juge non pas mauvais ou indigne mais, au contraire, précieux. La honte voudrait dissimuler un mensonge ou une tromperie. La pudeur est cette force psychique qui dérobe au regard ce à quoi on accorde du prix, un désir par exemple.

M. C.: C'est une force psychique qui nous protégerait... Mais de quoi?

J. M.: Chez les adultes ou les enfants, elle s'oppose à la tentation de voir et de se montrer. Si cette pulsion était laissée à elle-même, elle nous mettrait en danger. La pudeur est un désir de voile. Freud, lui, en parlait comme d'une «digue», c'est-à-dire quelque chose qui est construit pour résister aux débordements, aux inondations. Lennuï, c'est que l'image de la digue perpétue l'idée d'une pudeur fixe, immobile. Ce serait plutôt un processus dynamique qui voile, dévoile, revoile ce que nous sommes, physiquement et intérieurement. On n'est pas pudique avec tout le monde, ni de la même façon, ni tout le temps... La pudeur interpose un geste, un silence, une métaphore entre nous et l'autre. Parfois, même un rougissement nous révèle un désir ignoré de nous-même. Il montre que ce désir, resté caché, a été dévoilé de façon brutale. La pudeur a ceci de particulier: bien qu'étant personnelle, on ne sait pas toujours d'avance ce qu'elle voile ou ce qu'elle protège.

M. C.: On parle de la pudeur des adolescents, mais moins de celle des jeunes enfants, que l'on dit souvent plutôt «exhibitionnistes»...

Comment se construit-elle?

J. M.: On peut en voir les prémisses dès les premières semaines, quand les bébés ferment les yeux ou détournent le regard pour échapper à celui de la mère... Cette dernière joue un grand rôle dans l'acquisition de la

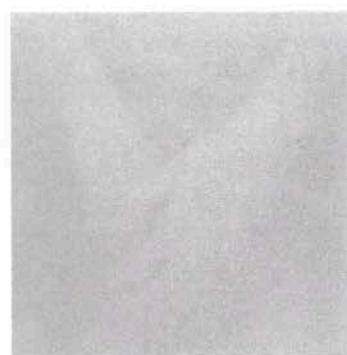
pudeur. Le rapport à l'autre et au plaisir se construit à travers les premiers soins. Le bébé fait alors l'expérience qu'il y a de la retenue au cœur du plaisir et de la rencontre. Dans son livre «Le Bébé», Marie Darrieussecq décrit très bien la tentation de l'inceste chez une mère, et sa retenue d'un geste, d'un baiser au plus fort et au plus fou de la passion pour son bébé. A la crèche, quand une mère vient chercher son enfant, souvent, elle se précipite vers lui. Puis elle s'arrête, une fraction de seconde, le temps de vérifier que le bébé la reconnaît. C'est indispensable pour qu'il puisse l'accueillir lui aussi... Cette suspension du mouvement, souvent imperceptible, marque toute la différence entre «consommer du bébé» et avoir une relation très forte avec lui. Très tôt, l'enfant perçoit que le bonheur de la relation à l'autre inclut retenue et suspension.

M. C.: Selon vous, on ne soutient pas suffisamment la construction de la pudeur chez les petits?

J. M.: Non, parce qu'on ne la repère pas. On continue de dire que les jeunes enfants ignorent la pudeur, que l'on situe plutôt à la puberté. Pourtant, l'observation des tout-petits permet très vite de voir des signes évidents de pudeur: un enfant qui pleure quand on lui enlève ses vêtements, un autre qui refuse d'entrer nu dans la piscine de la crèche ou qui répugne à utiliser des WC offerts au regard de tous, une fillette qui ne veut pas porter une robe à l'école pour ne pas montrer sa culotte en jouant, un enfant qui réclame que la porte soit fermée quand il occupe la salle de bains ou qui ne veut pas que l'on raconte ses petits secrets à tout le monde... On a une conception de la pudeur comme «tout ou rien». Et comme les enfants sont également exhibitionnistes, on pense qu'un petit qui peut aller ouvrir la porte d'entrée tout nu fait des «simagrées» quand il refuse d'être vu aux toilettes. Or – j'insiste –, la pudeur ne se manifeste pas tout le temps, avec tout le monde, ni de la même manière.

M. C.: Pourquoi a-t-on du mal à la reconnaître?

J. M.: Les adultes ont du mal à admettre la sexualité infantile. Si un enfant se sent pudique, c'est qu'il a conscience de sa nudité. Et s'il se «sait nu», c'est qu'il perçoit du sexuel. Les parents conçoivent souvent l'amour filial comme «naturellement innocent». Eh bien, non: les enfants peuvent être troublés par un peignoir qui s'ouvre ou des bains pris en commun. Il y a un moment – vers 3 ou 4 ans, parfois plus tôt, parfois plus tard –, où les enfants «voient» réellement la nudité de leurs parents et en sont troublés... ▶



«PARFOIS, UN ROUGISSEMENT NOUS RÉVÈLE UN DÉSIR IGNORÉ DE NOUS-MÊME. LA PUDEUR A CECI DE PARTICULIER: BIEN QU'ETANT PERSONNELLE, ON NE SAIT PAS TOUJOURS D'AVANCE CE QU'ELLE VOILE OU CE QU'ELLE PROTÈGE.»

«La pudeur est un voile qui protège le désir.»

► M. C.: Comment identifier ce moment?

Pensez-vous que l'école et les parents doivent changer leurs façons de faire?

J. M.: On devrait être plus attentif à la pudeur des enfants. Trop souvent, les parents déclarent: «Moi, ça ne me gêne pas d'être nu devant mon enfant», oubliant ou niant que leur nudité peut troubler l'enfant. Ils font l'erreur de croire que l'on pourrait savoir pour l'autre ce qu'il en est de sa pudeur. Or la pudeur est personnelle. Avec les enfants, comme avec les adultes, il faut être attentif à ces demandes ou à ces manifestations, afin d'en tenir compte. C'est d'ailleurs ainsi que s'affirmera la pudeur chez l'enfant: parce qu'elle aura été reconnue et respectée par les adultes qui l'entourent. Un enfant n'a pas la force d'imposer le respect de ses demandes pudiques. Si on les ignore, il apprendra à passer outre. Il faut donc que les parents et les éducateurs fassent attention, par exemple quand les enfants disent qu'ils sont gênés d'être nus en telle ou telle circonstance, ou s'ils demandent de fermer la porte quand ils sont aux toilettes... ou bien encore quand ils manifestent une espèce d'excitation, d'embarras ou de trouble lors d'un câlin ou de jeux tout nus...

M. C.: Vous soutenez qu'une transmission de la pudeur peut aider les enfants à se protéger de la pédophilie...

J. M.: Oui, il est important d'enseigner aux enfants que la relation à l'autre n'oblige pas à tout. Comment? En lui montrant que le plaisir d'une relation est compatible avec le fait de conserver ses pensées ou ses sentiments, en n'évitant jamais ses secrets considérés comme précieux, en acceptant qu'il refuse parfois d'être touché ou regardé. Ainsi, l'enfant apprend que sa valeur ne dépend pas de sa soumission aux souhaits de l'adulte. Il est donc mieux préparé à résister au pouvoir des séducteurs pervers: il sera moins dupe de leurs promesses et moins sensible à leurs menaces – du genre: «Si tu ne veux pas, c'est que tu as peur, ou que tu es "coincé"», etc.

M. C.: Les féministes ont longtemps lutté contre l'idée de la pudeur comme qualité exclusivement féminine... Qu'en pensez-vous?

J. M.: Les féministes ont eu raison de condamner la pudeur quand on la confondait avec la coquetterie ou quand on en faisait une exigence rigide de pudibonderie. Malgré tout, je pense qu'il y a une forme de pudeur spécifique du désir féminin, comme le définit la psychanalyse. La lutte nécessaire pour les droits sociaux et civiques des femmes a pu conduire à dévaloriser ce qui apparaissait comme spécifiquement féminin: «le désir

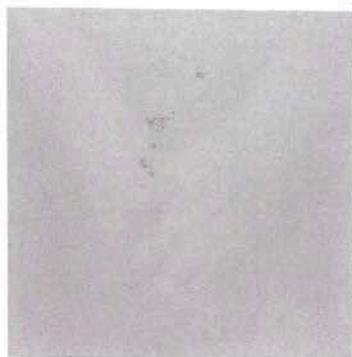
d'être aimé». On a ainsi développé une conception de la rencontre amoureuse où les femmes devaient «draguer», annoncer clairement leur désir... en somme, adopter la position masculine: être du côté de celui (celle) «qui aime». Or, ce que j'entends des femmes que je rencontre, c'est leur plainte qu'on ne leur fasse plus la cour et leur aspiration à être courtisée, aimée, «élue». En outre, il existe toujours cette crainte chez les femmes, d'être réduite à l'état d'objet sexuel, que l'on ne retrouve pas chez les hommes. Dans le jeu du désir amoureux, la pudeur féminine consiste donc à tenir voilé son désir, le temps que l'autre annonce le sien. Ce voilement du désir la préserve de deux choses: de l'affront d'être refusée et de l'embarras face à un homme se croyant «invité» à séduire. Apprendre à une fille à ne pas affoler les hommes par ses charmes, ce n'est pas dire que toute séduction est mauvaise, c'est aussi une façon de lui dire qu'elle a le droit de choisir. Choisir implique de ne pas provoquer inutilement le désir de ceux qui ne l'intéressent pas...

M. C.: Se voiler pour ne pas affoler le désir masculin. Cela rappelle des choses très désagréables – la burqa, par exemple...

J. M.: Lorsque je parle du voile de la pudeur féminine, je parle d'un voile, matériel ou métaphorique, au service du désir féminin. Non d'un voile ayant pour fonction de l'éradiquer. La burqa n'est pas un voile, c'est une chape de plomb. Elle ne sert pas à annoncer le désir féminin, elle cherche à le rendre inexistant. La différence entre la pudeur et la censure, c'est que la pudeur est au service de l'individu lui-même, elle lui est nécessaire et personnelle, tandis que la censure est toujours au service d'un autre: un maître, un tyran, une institution...

M. C.: Pensez-vous que l'époque soit impudique?

J. M.: Dans nos sociétés, aujourd'hui, l'idée dominante prétend que l'exhibition de l'intime relève de la liberté. Etre libre serait consentir à tout montrer de soi, sans discerner ni le moment, ni le lieu, ni le spectateur. C'est une erreur. La pudeur existe parce que les humains, parce qu'ils sont humains, ont besoin de précautions lorsqu'ils dévoilent leur nudité ou les fragilités de leur corps. Mais aussi leurs sentiments, leurs douleurs ou leurs pensées secrètes... Cette exhibition forcenée répond à l'impératif de tout regarder et de tout montrer, impératif aussi tyrannique que celui qui prétendait, au début du xx^e siècle, qu'il fallait réprimer toute expression du désir et de la sexualité.



«LA DIFFÉRENCE ENTRE LA PUDEUR ET LA CENSURE, C'EST QUE LA PUDEUR EST AU SERVICE DE L'INDIVIDU LUI-MÊME, ELLE LUI EST PERSONNELLE, TANDIS QUE LA CENSURE EST AU SERVICE D'UN AUTRE: UN MAÎTRE, UN TYRAN, UNE INSTITUTION.»

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE PASQUET